

La Vie, quelle entreprise ! Pour une révolution écologique de l'économie

Robert Barbault, Jacques Weber

Le Seuil, 2010, 196 p.

Le livre de Robert Barbault et Jacques Weber aurait pu emprunter le titre de son troisième chapitre, « [La vie,] une entreprise au bord de la faillite », puisque l'homme, assis sur une branche de l'arbre de l'évolution qu'il scie aveuglément, est accusé d'écocide sans intention de le commettre. Croyant bénéficier d'une immunité provisoire par absence d'un code pénal écologique, il précipite sa chute, probablement, et peut-être même la vie. « Le monde a commencé sans l'homme, il se terminera sans lui », écrivait Claude Lévi-Strauss dans *Tristes tropiques*.

L'arbre de l'évolution n'est cependant pas une bonne métaphore ; celle que proposent les auteurs, le tissu du vivant décousu et déchiré par les « démailleurs » que nous sommes, selon leur expression, est bien mieux adaptée. Pas même de quoi trouver dans ce tissu un fil d'Ariane qui nous mènerait vers la survie. La vie sur Terre, sur Gaïa, est en effet un réseau formé de sa géologie, de son climat, de tous les organismes qui interagissent entre eux. Sa solidité est celle du plus faible de ses nœuds, tranchés par des organismes, renoués par d'autres. Destructures rapides, mais réparations qui exigent du temps. Car, comme l'indique un des nombreux messages de cet ouvrage, tout est affaire de temps – beaucoup de temps – et d'espace – beaucoup d'espace. Si le temps de la vie semble infini, l'espace, lui, est borné.

Les évolutions lentes du milieu physique, celles, moins lentes, du milieu organique, celles rapides du milieu social et, depuis l'apparition des facultés cognitives des êtres humains, de plus en plus rapides du milieu culturel qu'ils ont inventé interfèrent les unes avec les autres. Cependant, les produits culturels des êtres humains ne meurent plus avec leurs auteurs, mais s'accumulent, dans le temps, dans l'espace, au rythme d'une population qui croît en fonction même de cette culture accumulée. Ils induisent en retour des actions de plus en plus rapides sur les autres milieux, lesquels ne peuvent rétroagir avec la même vitesse. Cette vitesse accrue est la cause des déséquilibres étudiés dans cet essai, quand la nature n'a pas le temps de remédier aux actions humaines.

Par suite, le temps, celui de la vie, est décomposé en de nombreuses échelles : temps profond de l'évolution géologique et climatique décelé par James Hutton, temps de la phylogénèse, temps de l'histoire, temps de la vie des hommes et temps de leurs savoirs. C'est ce qu'expliquent les auteurs dans les trois premiers chapitres de leur livre, riches d'informations plus passionnantes les unes que les autres, décrivant les évolutions du réseau

de la biodiversité provoquées par le moteur métabolique de la vie, laquelle, puisant son énergie dans les rayons du Soleil ou dans les éruptions volcaniques de la profondeur des océans, se nourrit d'elle-même. Vue « de l'intérieur », la biodiversité est « un réseau complexe d'interactions mangeurs-mangés, où circulent matière, énergie et information, depuis les algues qui fabriquent de la matière organique [...] grâce à la photosynthèse, jusqu'aux grands prédateurs... à nous autres humains » (pp. 34-34). Au cours de leur incessant ballet, les protéines, surveillées et entretenues par les acides nucléiques, explorent et innovent sans cesse. Elles créent et entretiennent non seulement des organismes, mais leurs lignées. Elles réclament pour cela la mort des individus, héritiers de nombreuses lignées, pour que les lignées qu'ils lèguent à la postérité leur survivent. Jusqu'à l'apparition du cerveau de l'homme, de ses aires de Wernicke et de Broca, de l'invention du Verbe et du Nombre.

C'est le sujet des quatre derniers chapitres du livre, et notamment du chapitre 5, intitulé « Et l'humain dans tout ça ? », qui est à mes yeux le plus important. Vercors avait intitulé un livre profond *Les Animaux dénaturés*, distinguant l'humain en ce qu'il se séparait de la « Nature ». Puis vint la « révolution de l'orgueil » de la Renaissance européenne, où, au péril de leurs vies, non contents de comprendre cette nature et de s'y adapter, des savants et des dissidents décidèrent d'en prendre le contrôle en lieu et place des divinités inventées par les hommes. Révolutions industrielles, sociales, informatiques, génétiques « dénaturant » de nouveau les êtres humains, au sens que Vercors donne à ce verbe. La révolution informatique rapproche instantanément les hommes d'un bout à l'autre de la planète, mais elle les plonge dans des mondes virtuels et accélère le tempo de leur évolution culturelle, qui retentit sur celle des autres composantes physiques, climatiques et biologiques de la biosphère. La révolution génétique permet aux hommes de prendre le contrôle des mécanismes de la reproduction. Impossible d'anticiper les angoissantes conséquences de ces deux révolutions récentes qui naissent sous nos yeux.

Évoquant l'invention et la diversité de l'agriculture, les auteurs dénoncent les erreurs et les méfaits de l'agriculture productiviste. Ils préconisent dès lors des actions coopératives s'inspirant, là encore, de la nature et de ses évolutions, et suggèrent de substituer la stratégie du judoka à celle du bazooka : « Accompagner la nature, s'appuyer sur les potentiels et expériences que recèle la biodiversité plutôt que tout miser sur l'affrontement, les armes de destruction massive » (p. 112).

S'il avait connu Pythagore, Ésope aurait ainsi modifié sa fameuse fable : « La langue et le nombre sont la meilleure et la pire des choses. » Pour la pratiquer tous les jours, chacun connaît les bons et les mauvais usages de la langue. Mais, peut-être faute de les pratiquer

suffisamment, nous ne sommes pas nécessairement conscients du danger des nombres. Le nombre est ainsi devenu la drogue « pantométrique » du genre humain, pour reprendre le concept de « *pantometria* » introduit par Erhard Weigel il y a plus de trois siècles. Celle-ci consiste à mesurer tout et, surtout, n'importe quoi, à l'aide des nombres. Cette pseudoscience identifiant science et usage des nombres fait de nos jours de nombreux adeptes, surtout outre-Atlantique. Car, pour mesurer quelque chose avec des nombres, faut-il encore que ce quelque chose soit muni d'une unité de mesure. La nouvelle divinité qui régit notre destin, le « Marché », ne fait-elle pas du nombre un nouvel opium des peuples, le nouveau Verbe par lequel débutent les livres sacrés de notre temps, ceux traitant de l'économie ? L'économie a supplanté la politique quand elle s'est dépouillée de cet adjectif qu'elle jugeait infamant pour accéder au statut de science. « Faire du chiffre », que ce soit sous forme monétaire ou en multipliant les statistiques, en oubliant de produire un bien-être qui ne se mesure pas, mais s'évalue (en lui donnant de la valeur), rend compte des conséquences de cette dérive. Les chefs des grandes entreprises, contrairement aux grands chefs d'entreprises, ont bien su, quant à eux, traduire leur confort en chiffres astronomiques qui, depuis vingt ans, évoluent plus vite que les revenus du reste de la population, accroissant encore plus l'éventail des inégalités qu'il ne l'était dans la première moitié du XIX^e siècle. « De la propriété à l'appropriation » (pp. 107-109) traite très précisément cette question au sujet de l'appropriation de la biologie par l'économie, cette branche de l'anthropologie qui remplace les échanges entre biens et services par ceux de nombres. La propriété existe chez les espèces animales, quand elles délimitent leurs territoires, tant à l'échelle des individus qu'à celle des espèces. L'appropriation est spécifiquement humaine, qui introduit les mesures des biens et des services : cela a un sens lorsque ceux-ci sont munis d'unités, mais en est privé dans le cas contraire. La nature ne se laisse pas mesurer, et, donc, ne se laisse pas acheter, sinon en faussant le jeu. Tout cela est clairement expliqué par les auteurs dans ces chapitres qui décrivent l'intervention des prétendus « *Homo oeconomicus* » faisant de la maison Nature un ménage pantométrique.

« La voracité d'un développement déraciné », « La croissance économique comme progrès » (c'est-à-dire croissance de ce qui est mal mesuré par des nombres qui augmentent), « L'appropriation humaine des produits de la photosynthèse », « Vivre, c'est aussi coopérer » (dans des structures complexes où tout est lié à tout), voici les titres de quelques sections qui parlent d'eux-mêmes pour décrire en détail ces dangers qui menacent le système Gaïa.

Les auteurs, malgré tout, se veulent optimistes, proposent des solutions consistant à « renouer avec la nature », questionnant le rôle des savants, des techniciens et des politiques

qui choisissent l'utilisation de leurs travaux, surtout dans un cadre sociopolitique où même le savoir est stupidement évalué. Parmi les suggestions, de nouvelles régulations, un usage raisonné des prélèvements monétaires et de leur redistribution sont sources de réflexions qui sont loin d'être achevées.

Un bel ouvrage, donc, profond, mais rédigé avec la légèreté que permet la compétence, émaillé de percutantes formules, qui donne le goût de le relire pour réfléchir à ces problèmes clairement exposés.

Jean-Pierre Aubin

(LASTRE, Paris, France)

aubin.jp@gmail.com

e-publications NSS-Dialoques